

avertit le mâle par un appel composé de deux notes : tout le corps de l'aigle frémit ; deux ou trois coups de bec, dont il frappe rapidement son plumage, le préparent à son expédition. Il va partir. Le cygne vient, comme un vaisseau flottant dans l'air, son cou de neige en avant, l'œil étincelant d'inquiétude. Le battement précipité de ses ailes suffit à peine à contenir la masse de son corps, et ses pattes, qui se ploient sous sa queue, disparaissent à l'œil. Il approche lentement, victime dévouée. Un cri de guerre se fait entendre. L'aigle part avec la rapidité de l'étoile qui file. Le cygne a vu son bourreau ; il abaisse son cou, décrit un demi cercle, il manœuvre, dans l'agonie de sa terreur, pour échapper à la mort.

Une seule chance de salut lui reste, c'est de plonger dans le courant ; mais l'aigle a prévu ce stratagème ; il force sa proie à rester dans l'air, en se tenant sans relâche au-dessous d'elle, et en menaçant de la frapper au ventre ou sous les ailes. Le cygne s'affaiblit, se lasse, et perd tout espoir de fuite ; mais alors son ennemi craint encore qu'il n'aille tomber dans l'eau du fleuve : un coup de serres de l'aigle frappe la victime sous l'aile et la précipite obliquement sur le rivage. Tant de prudence, d'activité, d'adresse, ont achevé la conquête. Vous ne verriez pas sans effroi le triomphe de l'aigle ; il danse sur le cadavre, il enfonce profondément ses armes d'airain dans le cœur du cygne mourant, il bat des ailes, il hurle de joie ; les dernières convulsions de l'oiseau semblent l'enivrer, il lève sa tête chenu vers le ciel et ses yeux se colorent d'un pourpre enflammé. Sa femelle vient le rejoindre ; tous deux ils retournent le cygne, percent sa poitrine de leur bec, et se gorgent du sang chaud qui en jaillit.

« N'est-ce pas là, s'écrie un naturaliste français, un drame tout entier, avec son exposition attachante, son trouble croissant et ses péripéties imprévues ? N'y trouve-t-on pas *terreur et pitié* comme dans la véritable tragédie ? Que l'on rapproche de cette magnifique peinture de mœurs les plus belles pages de Buffon et l'on verra la distance qui sépare le naturaliste sédentaire du naturaliste voyageur. . . . Loin de nous l'ingrate et téméraire pensée d'affaiblir l'admiration due à l'immortel écrivain que la France compta toujours avec orgueil parmi ses gloires scientifiques et littéraires. En invitant nos lecteurs à étudier comparativement le style de deux hommes si éminents, nous voulons seulement leur faire sentir combien un esprit souple et exact, qui a étudié de près la nature, a l'avantage sur le génie le plus brillant qui n'a pu l'observer que dans une ménagerie ou dans un jardin. L'amour passionné de l'histoire naturelle, voilà tout le secret du talent descriptif d'Audubon et l'observation attentive des faits a suffi pour donner à ses tableaux une chaleur et un coloris que l'écrivain le plus habile ne saura trouver dans la poudre du cabinet. » Avions-nous raison de dire que l'Amérique avait, elle aussi, ses privilégiés de l'intelligence ?

J. M. LEMOINE.

(Canadien.)

## EDUCATION.

### Emploi des moyens de persuasion avec les enfants.

Il faut chercher tous les moyens de rendre agréables à l'enfant les choses que vous exigez de lui. En avez-vous quelqu'une de fâcheuse à proposer, faites-lui entendre que la peine sera bientôt suivie du plaisir ; montrez lui toujours l'utilité des choses que vous lui enseignez ; faites-lui-en voir l'usage par rapport au commerce du monde et aux devoirs des conditions. Sans cela, l'étude lui paraît un travail abstrait, stérile et épineux. « A quoi sert, disent-ils en eux-mêmes, d'apprendre toutes ces choses dont on ne parle point dans les conversations, et qui n'ont aucun rapport à tout ce qu'on est obligé de faire ? » Il faut donc leur rendre raison de tout ce qu'on leur enseigne : « C'est, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour ; c'est pour vous former le jugement ; c'est pour vous accoutumer à bien raisonner sur toutes les affaires de la vie. » Il faut toujours leur montrer un but solide et agréable qui les soutienne dans le travail, et ne prétendre jamais les assujettir par une autorité sèche et absolue.

A mesure que leur raison augmente, il faut aussi de plus raisonner avec eux sur les besoins de leur éducation, non pour suivre toutes leurs pensées, mais pour en profiter lorsqu'ils feront connaître leur état véritable, pour éprouver leur discernement, et pour leur faire goûter les choses qu'on veut qu'ils fassent.

Ne prenez jamais sans une extrême nécessité un air austère et impérieux, qui fait trembler les enfants. Vous leur fermeriez le cœur, et leur ôteriez la confiance, sans laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'éducation. Faites-vous aimer d'eux ; qu'ils soient libres avec vous, et qu'ils ne craignent point de vous laisser voir leurs défauts. Pour y réussir, soyez indulgent à ceux qui ne se déguisent point devant vous. Ne paraissez ni étonné ni irrité de leurs mauvaises inclinations ; au contraire, compatissez à leurs faiblesses. Quelquefois il en arrivera cet inconvénient, qu'ils seront moins retenus par la crainte ; mais, à tout prendre, la confiance et la sincérité leur sont plus utiles que l'autorité rigoureuse.

D'ailleurs, l'autorité ne laissera pas de trouver sa place, si la confiance et la persuasion ne sont pas assez fortes ; mais il faut toujours commencer par une conduite ouverte, gaie, et familière sans bassesse, qui vous donne moyen de voir agir les enfants dans leur état naturel, et de les connaître à fond. Enfin, quand même vous les réduiriez par l'autorité à observer toutes vos règles, vous n'iriez pas à votre but ; tout se tournerait en formalités gênantes, et peut-être en hypocrisie ; vous les dégoûteriez du bien, dont vous devez chercher uniquement à leur inspirer l'amour.

Les parents doivent toujours conserver de l'autorité pour la correction, car il y a des naturels qu'il faut dompter par la crainte : mais encore une fois, il ne faut le faire que quand on ne saurait faire autrement.

Un enfant qui n'agit encore que par imagination, et qui confond dans sa tête les choses qui se présentent à lui liées ensemble, hait l'étude et la vertu, parce qu'il est prévenu d'aversion pour la personne qui lui en parle.

Voilà d'où vient cette idée si sombre et si affreuse de la piété, qu'il retient toute sa vie ; c'est souvent tout ce qui lui reste d'une éducation sévère.

FÉNELON.

### Comment les parents rendent leurs enfants vindicatifs, mutins, avares et égoïstes.

Très-souvent, lorsqu'un enfant va se heurter contre quelque objet, ses parents ou sa bonne, pour apaiser ses cris ou calmer sa douleur, feignent de battre la table, le banc, le mur, comme pour les punir et venger le pauvre petit. Au premier abord, cette façon d'agir semble tout innocente ; cependant elle ne l'est point du tout ; elle produit même un effet des plus fâcheux. Ce procédé jette au cœur de l'enfant le germe de la colère, le rend hargneux, vindicatif, et provoque d'autres vices dont on ne peut encore calculer la portée. On l'habitue à admettre en principe qu'il doit se venger de chaque accident, de chaque malheur qui se rencontre à chaque pas dans la vie ; on lui montre un ennemi imaginaire dans le moindre obstacle qui se trouve sur la route, et on le prépare ainsi à une défiance, à une lutte de tous les instants. En présence d'un pareil système, on ne doit plus être surpris de voir des hommes incapables de supporter la moindre contrariété sans murmurer, sans s'impatienter : des hommes, disons-nous, qui ne connaissent ni la vertu de la patience, ni celle de la condescendance.

Une autre faute très-commune encore, c'est celle que commettent les jeunes gens en contrariant les enfants, en les tourmentant par plaisanterie. Tout en badinant, on les taquine, on soutient et on fait tout le contraire de ce qu'ils disent ou de ce qu'ils font. On ne voit en cela qu'un jeu